

BLAH ★ BLAH

NEWS

NU
MERO
UN



Eurythmics.
La stratégie
de l'ambiguïté.

DEUXIEME SERIE.OCTOBRE 1989.

B

On change de ton et ça détonne quand vient l'automne.

Eurythmics donne dans le plan « nous ne faisons qu'un » et le prouve en couvrant : gueules mélangées entre quatre yeux, tête de Lennox, rouge à barbe et chevel brun platiné, le duo devient uno. Du coup Blah Blah Blah aussi, pour l'heureuse circonstance, se plie à l'adage titré « We too are one... just call us « Blah ».

Egonçons-nous encore plus profond dans cette fameuse stratégie de l'ambiguïté à l'annonce de ce numéro UN... Un pour deux et tous pour Blah.

Donc Dave revient mais en Stewart (ne pas confondre) le temps d'un Bercy à l'Annie. Toujours dans le trip « honnêtes noirs pour nuits blanches », Hélène Lee mais rédige aussi... à vous de digérer. Ainsi vous apprendrez à accorder vos o-raï à la gamme arabe et peut-être rencontrerez-vous le p'tit Ziggy, non pas Stardust mais bien Marley. Encore chez les fils à daddy, rendez-vous également avec l'épopée du rejeton de Peter Simpson pris dans les affres psychédéliques d'un London 67... Très british, Mister Hendrix. Alors d'aucuns se rusberont sur le calendrier puis sur les chroniques de CD, histoire de savoir ce qui se trame ici-blah... La Fnac et les très Inrockuptibles nous livrent un deuxième festival

prometteur en airs du temps d'hier (Stone Roses), d'aujourd'hui (Marc Almond) et de demain (The Beautiful South). La girlfriend Nina Hagen sort de son coma. Gerard Blanchard misera tout, au Casino, sur son accordéon. Jean-Louis Aubert se serait fait faire un lifting. 10 000 Maniacs débarquent au Bataclan. Bo Diddley est bien parti pour re-susciter de l'intérêt à l'Olympia. The Residents feront de l'oeil au public de l'Elysée-Montmartre... and so on. Enfin, chacun



zappera çà et là parmi les beatlemanies de Tears For Fears, les bol-âneries de T.Rex, les raperies de Besignor ou la sold-erie de Transvision Vamp, avant de se zébrer instantanément la rétine sur un zip de nuit zinzin. Et si Blah n'a pas tout à fait assouvi vos rockeuses pulsions (comment peut-on ?), tapez-vous dans la foulée, et en attendant novembre, le bio-film « Great balls of fire » sur Jerry Lee

Lewis et, pour les retardataires, le « Rock machine »-book de Norman

Spinrad, qu'on se le relise! Merci et à la mensuelle fois. Gloomy Thomas

Blah Blah News 101, 109 rue Jean Jaurès 92300 Levallois. Tel. 42.70.20.87. Fax: 42.70.24.98. RCS Nanterre B342 584 455. Directeur de la publication: Bernard Filipetti. Directeur artistique: Régis Daguzan. Rédacteurs: F Besignor, D Guillerm, H Lee, F Nossant, G Thomas, G Renault, J P Simard. Illustrations: Caroline Finardi, Gérard Nicolas, Jacques Pyon. Photographes: Blah Blah, Denis Chapouillé, Alcide Rioche/Backstage, Hervé Sellin. Calendriers des concerts: Raf. Distributions: Nathalie et ses frères. Merci à Claude Califano et Pierrot. Labo Photo: Delta, Flashage: Média-Compo, Photogravure: Ded'phot, Impression: La Haye-Mureau.

L
b
A
I
A
T
O
R
I
A
L

*photo : jean baptiste mondino
mixage : blah blah*

LES MIROIRS DE L'ESPRIT.

LA STRATEGIE

DE

L'AMBIGUITE.

«We Too Are One», dernier album d'**Eurythmics**, est un titre lacanien. Quand on l'entend, on traduit «A nous deux, on est un». Mais quand on le lit ça donne «Nous aussi, on est un». Jeu de mots, de miroirs, d'ambiguïtés.

Analythmics ci-dessous...

Toute la carrière du duo anglo-écossais formé en 1981, repose sur un tapis d'ambiguïtés. Précisons déjà qu'après s'être appelés les Tourists, ils adoptent le principe de l'eurythmie de Emile-Jacques Delclose dont l'idée était d'apprendre la musique aux enfants par le mouvement. En plus ça sonnait comme Europe et rythme. Mais cette idée d'harmonie entre le rythme et le mouvement, qui fut aussi explorée par la danseuse Isadora Duncan, restera pour eux un mot, un son, un slogan et bien fûté qui pourrait déterminer ce qui dans leur musique relèverait de l'eurythmie. D'autant qu'en près de dix ans, elle a considérablement évolué, les synthés omniprésents de Dave Stewart ayant de plus en plus laissé parler sa guitare, suivant en cela le mouvement général.

Groupe-couple, puis groupe-duo, Eurythmics est un peu la version moderne de La Belle et Le Clochard. Lui, né en 1952 à Sunderland, s'est enfugé à 16 ans, caché dans le van d'un orchestre itinérant et a appris sur le tas les musiques de théâtre, la sonorisation et le rhythm n'blues campagnard au hasard des fêtes folkloriques. Elle, née deux ans après (mais un

25 décembre!) à Aberdeen, sur la côte Nord-Est de l'Ecosse est la fille d'un chaudronnier des chantiers navals; elle qui commence le piano et la flûte à l'âge de 3 ans. Elle décrochera une place à la Royale Academy of Music mais elle ne se fera pas à l'ambiance, trop éloignée de l'esprit de ses disques préférés de chez Tamla Motown. Ils se rencontrent dans un supermarché londonien, zonent ensemble un moment, galèrent



pendant une période d'incubation raisonnable et finalement enregistrent leur premier album à Cologne In The Garden. Mais c'est le suivant, fabriqué de bric et de broc sur un 8-pistes dans le studio installé par Dave dans une église désaffectée qui va exploser à la face des charts en 1983: «Sweet Dreams (Are Made Of This)». Colossal succès.

Oui, un androgyne peut être femelle et roux ! Mémorable clip imprimant, dans la mémoire des video-balbutiantes années 80, l'image séraphique et démoniaque de cet androgyne femelle (contrairement à Boy George qui, lui, serait un garçon!), d'une rousseur éclatante: super-nova explosant sur les pistes de danse des boîtes de



nuit.. Sa grande bouche, ses grands yeux, sa grande voix de soul-sister blanche, tout avait étonné et séduit. Sur le même album, l'autre tube «Love Is A Stranger», confirmait l'orientation

techno-pop synthétique jouant du contraste entre la chaleur de la soul et la glaceur des machines. Entrelacs de synthés et jungle de bruits bizarroïdes. A l'époque, la mode était à la modernité bordélique et les penseurs (Gilles Lipovetsky, Guy Barrel...) auguraient la société post-moderne et l'ère du vide. Issus de l'underground londonien, invitant même Green, le chanteur de Scritti Politti à chanter sur un titre, ils étaient parfaitement en phase avec ce courant d'idées. Branchés quoi!

Mais déjà, le goût prononcé d'Annie pour le travestissement dénotait l'ambiguïté de l'androgyne qu'elle affichait dans son personnage public. Indice, sans doute, de sa difficulté à l'assumer au-delà de ce qu'exige le show-biz. Le vrai problème étant qu'elle n'ait pas su en changer alors que ce concept, vivace dans

les années 70 (de Bowie à Polnareff...) commence à se déprendre de toute réalité dès lors que les corps de l'homme et de la femme se sont à nouveau différenciés radicalement dans l'imaginaire commun: muscles saillants d'un côté, mini-jupes sur bas noir de l'autre, les héros du cinéma et de la pub sont aujourd'hui caricaturalement masculins, les héroïnes absolument féminines.

Annie aurait-elle du mal à assumer sa féminité? Hein? Précisons que cette question n'a d'intérêt que dans la mesure où dans le clip de «Beethoven», tiré de l'album «Savage» en 1987, leur dernière exposition aux regards du public, Miss Lennox s'était travestie en ménagère névrosée à double vie, sortant sa perruque de diva et ses fards dès qu'elle pouvait lâcher son aspirateur. Les faibles ventes de l'album semblent montrer que le public d'Eurythmics (qui a peut-être moins d'humour que le groupe, après tout) a refusé de se reconnaître sous ce déguisement. Trop réaliste? La laideur a besoin d'ou-

trance pour se vendre (cf. Nina Hagen, les Punks, Quasimodo...). Quant au choix du grand Ludwig Von comme modèle culturel, l'engouement pour Amadeus ne lui a pas profité. Trop tôt peut-être? Et tout l'album était dans la même veine: «I Need A Man», par exemple, c'en était trop. La vulgarité de cette virago hurlant sans retenue «J'ai pas besoin d'amour / Laisse tomber cette connerie / Tu sais que j'm'assois dessus / J'ai besoin d'un mec...». Caricatural bien sûr mais pas plus que la mère Thénardier du père Hugo dans son genre... «Shame», encore plus explicite, était un constat d'échec des années 80.

Dramatiquement, un caractère se dessinait tout au long de l'album, fort, riche. Commercialement ça faisait un positionnement marketing casse-gueule.

Seuls pouvaient acheter ça ceux qui ont assez d'humour pour se regarder dans la glace et ceux qui apprécient ce genre de férocités parce qu'ils sont persuadés de ne pas y être exposés. Ceux qui aimaient Higelin, Coluche, Renaud, avant qu'ils ne soient à la mode. Ça fait pas grand monde... Rythmiques techno-lourdes et message hard

Ce relatif échec (en termes commerciaux...) est aussi la rançon d'une image dès le départ très floue, mais qui avait réussi à leur valoir un temps l'estime des élites culturelles tout en leur assurant des ventes de masse. Un mouvement de balancier propre à toucher d'un côté les acheteurs de disques et de places de concerts, de l'autre les fêtards des boîtes de nuit. Et on est là au coeur de l'ambiguïté de leur musique, mélange de musique new-wave moderniste, de chant soul et de rythmiques techno-lourdes

quasi-disco. Le meilleur exemple de cette démarche reste l'album «Touch», d'abord sorti en 1983 en version normale puis en 1984 entièrement remixé en plus «dansable» sous le titre explicite «Touch Dance». Une face bidouillée par François Kevorkian, l'autre par Jellybean Benitez, les deux recoins les plus new yorkais du moment.

Bill Laswell a eu une démarche cousine mais en s'occultant derrière la structure fantôme de Material. Eurythmics, non: un seul groupe pour deux visages. Indépendamment même de cet exemple tellement extrême qu'il en acquiert un caractère expérimental, ils ont été parmi les précurseurs du remixage systématique à l'usage des boîtes. Pas gaie la fin des 80's...

D'où le recentrage du dernier album et ce retour (pas forcément conscient) au solide: le couple («We Too Are One» et puis ils sont tous les deux sur la pochette), des histoires d'am-



our, pas trop de signifiant (dit ou non-dit, mais uniquement du simple, du narratif), aucun humour et le retour au look éprouvé des débuts modernisé par le coup de patte du plus brillant esthéticien du moment: Mondino. Et puis, musicalement, des guitares. D'ailleurs Dave Stewart ne signe même plus les claviers.

Les textes sont bien plus longs que ceux des premiers albums - souvent moins de 10 vers répétés plusieurs fois - et ce sont plus souvent qu'avant des chansons d'amour, faut voir les choses en face. Mais attention! des chansons d'amour pour les gens modernes. C'est-à-dire des chansons où il n'est pas trop question d'amour mais juste des divers moyens de rendre supportables deux solitudes farouchement individuelles. C'est écrit dans «We Too Are One» (qui est le 45^e extrait de l'album): «Les gens comme nous sont trop paumés pour vivre dans la

solitude.» «We Too Are One» répète-t-elle obessivement comme pour s'en convaincre. Mais c'est plutôt l'expression d'un désarroi et de leur ambiguïté constitutive.

Ambiguïté de ce groupe anglais-écossais qui, dès le second morceau, ne rêve que d'être «King and Queen of America». Précision: on parle là d'un «king of nothing» et d'une «queen of rage», submergés de confusion sur une scène resplendissante...

«(My My) Baby's Gonna Cry» est l'histoire d'une fin d'histoire d'amour parce que le garçon a «trahi» et que donc un vent froid souffle dans le coeur de la fille, sur la flamme qui la brûlait y'a pas dix minutes et elle se dit que vraiment «Il n'y a rien et ce rien ne vient de nulle part». Gulp!

«Don't Ask Me Why» n'est guère plus optimiste. Sur la même trame: «J'aime plus.

D'ailleurs, je t'ai jamais aimé. Et toi, si t'as jamais eu quelque amour pour moi. Tu l'as rudement bien caché... Ah, ça rigole plus hein! «Angel», c'est carrément la navrante histoire d'une

meuf qui a attendu 57 hivers et puis qui s'est suicidée pour cause de peine d'amour. Ça aussi, c'est frais. «You Hurt Me (And I Hate You)» (Tu me fais du mal et je te hais) Comme ça c'est clair... «Sylvia» est une chanson bien mi-gnone aussi: c'est une pute qui veut «sombrier dans un profond sommeil où elle puisse enfin s'oublier (...). Un millier de caresses froides ne pourraient pas la retenir.» Et on nous informe que les empreintes digitales des étrangers qui sont passés dans sa misérable chambre sont les seules traces de ce à quoi Sylvia servait! Bon, on a compris.

Cure se désintègre. Les dinosaures du rock baba reprennent les scènes d'assaut. Les indés français intègrent les uns après les autres des structures «sérieuses».

Tout le monde écoute du jazz, du blues et même de la country! Les lampions des 80's s'éteignent.

Est-ce que quelqu'un pourrait allumer les 90's, please? Dominique Guillerm...

G u i l p